

Ce n'est pas une sinécure

Louise Shekter

Number 14, February 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43887ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Théâtre Action

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Shekter, L. (1981). Ce n'est pas une sinécure. *Liaison*, (14), 12–12.

CE N'EST PAS UNE SINÉCURE

C'EST PAS UNE SINÉCURE...

Il est six heures quinze du matin. Nous sommes tous claqués, assis que nous sommes à même le quai de chargement du grand hangar de la Place du Centre à Hull, assemblés autour des deux camions de l'ONF où nous avons - enfin - fini de rassembler notre matériel.

C'est le "wrap". Moment privilégié où, à la fin d'une journée de douze ou quinze heures de travail, on partage une bière et quelques commentaires, on se repose un peu ensemble avant d'aller dormir un brin, puis recommencer.

C'est que - faut-il préciser - faire un film, ce n'est pas une sinécure! Pour vous présenter ce conte en images de trente minutes, il faudra à une équipe de quelque seize personnes, sans compter les comédiens, 18 jours de tournage. Et par "jour" j'entends des journées de travail de quatorze heures au moins. Sans compter les semaines de travail préliminaire de l'équipe de production, ni le travail de montage et de sonorisation en post production.

Le scénario présente un défi de taille, compte tenu de nos ressources financières, humaines et techniques. Il faut tourner entre autres sept jours dans un centre d'achats, dont cinq dans l'im-

mense mail central. Pour avoir accès à la location, il faudra travailler de nuit. C'est donc dire que l'équipe technique arrive sur les lieux vers quatre heures l'après midi, les comédiens vers les six heures et on ne tourne souvent la première scène que vers les huit heures du soir. Il faut faire plusieurs scènes de groupe, par exemple avec des jeunes enfants, des figurants et même des musiciens de l'Armée du Salut. Il faudra parfois mettre deux ou trois heures pour un "rig" d'éclairage, simplement pour

éclairer un immense espace de fond pour une séquence de trente secondes. Vu les budgets limités, il faut créer les décors et costumes de toutes pièces: on coud par ci, on bricole par là, on improvise et on emprunte partout. On tourne plusieurs scènes dans un magasin d'articles pour enfants, et il faudra déplacer notre équipement avec le plus grand soin au milieu de toutous et des robes de velours.

Les comédiens font un travail remarquable: au milieu de ce fouillis de câbles, de spots, de rails, de micros et de gens qui gesticulent et grouillent autour d'eux, ils doivent garder leur concentration et jouer leur jeu, aux petites heures du matin et après de longues heures d'attente. A grands renforts de maquil-

lage et de retouches, on cache les cerneaux qui se creusent... Ils reprennent leurs personnages, même si on tourne les scènes dans un ordre qui, soumis aux exigences de la production, n'a aucun rapport avec le déroulement de l'histoire.

Des fois, la fatigue se fait sentir: dans une scène où Marie (Brigitte Haentjens) aide Pierre-Paul (Serge Petit) à endosser son costume de Père Noël, tout va de travers et c'est le fou rire incontrôlable de comédiens. Une autre fois,

dans une scène de groupe où le Père Noël s'en prend à un jeune garçon, sa barbe fait des siennes et toute l'équipe s'esclaffe.

Car il faut bien libérer la tension qui s'accumule inévitablement lorsque quinze personnes de métiers et d'origines diverses se retrouvent sur un même plateau avec quelques tonnes d'équipement, des horaires de production impossibles, des conditions de travail difficiles. Mais petit à petit, nous commençons à faire équipe, et ça se sent. Un film est en train de naître.

En tant que stagiaire (et bout-en-train général), je suis partout, aide-maquilleuse un soir, double des comédiens pour l'éclairage le lendemain. Ça me permet d'apprécier toutes les facettes



de la production. De cette expérience, en plus d'avoir accumulé une quantité énorme de détails techniques et une poignée de nouveaux amis, je reviens plus que jamais piquée de la bête du cinéma.

Et je ne suis pas la seule. Même si on se plaint un peu, on est tous contents de se retrouver sur un plateau. C'est la fascination du cinéma. Un mélange de gros labeurs physiques, de longues attentes, un travail d'équipe on ne peut plus serré, et puis on ne sait comment, à travers

tout cela, la vision d'un seul homme, le scénariste/réalisateur, prend naissance. À force d'artifices, se crée tout de même une réalité assez réelle pour faire vibrer et penser le spectateur. C'est la magie du cinéma.

Louise Shekter
Janvier 1981